



Un homme

Christian Vanlierde

Il fait beau aujourd'hui, à Kismaayo. Un peu chaud, mais l'air marin caresse les sueurs, rend la vie plus supportable. C'est agréable, si l'on est assis à l'ombre, vêtu légèrement, un verre à la main. J'ai donné au Somalien l'argent promis, les deux cents dollars. Je suis à l'abri, derrière un volet entrebâillé qui me dissimule aux regards. Je pointe la lunette en direction d'un groupe d'hommes. Une cinquantaine environ, en djellabas, tous barbus. Quelques-uns portent une kalachnikov en bandoulière. Au bout de la rue, j'ai localisé deux hommes de la police locale qui semblent surveiller les façades et les toits des maisons, comme s'ils soupçonnaient ma présence. La rue est encombrée d'autres hommes qui s'approchent, se rassemblent, discrets, curieux, avec des gestes lents ; ils semblent inquiets, pourtant ils sont venus. J'attends Aïcha, elle doit arriver à dix heures.

Au bord de la route, il y a une petite place de terre battue qu'on a retournée. Maintenant des petits tas de terre s'alignent contre le mur, le long d'une excavation qui pourrait s'expliquer par une intervention de voirie. Ceux qui creusaient sont repartis, le cœur léger. Ils ont terminé leur travail. Autour du trou, on parle beaucoup, on s'agite ; c'est qu'il y a de quoi...

Un véhicule militaire arrive, se plante au milieu de ces gens ; ils s'écartent alors, maladroits, l'œil furtif pour voir à l'intérieur du fourgon. Voyeurs anonymes, pour rien au monde ils n'auraient manqué ça. Surtout après avoir lu dans le journal l'aveu, l'acceptation de la sentence. Parce qu'elle a tout avoué, Aïcha, son crime odieux, son crime à Dieu, et elle réclame elle-même la sanction ; que la charia soit appliquée, qu'il en soit fait selon la volonté divine. Il y a des crimes qui ne méritent aucune pitié, elle l'a compris, elle sait que même son repentir ne peut plus rien y faire. Il s'agit d'apaiser la colère de Dieu.

Dans le journal de Mogadiscio, c'est écrit en gros caractères : la putain accepte son châtimeur, elle veut qu'on l'exécute — et ce que femme veut, Dieu le veut. Elle veut servir d'exemple aussi, que les autres femmes sachent ce qu'il en coûte d'avoir

une relation sexuelle en dehors du mariage. Elle sera la première Somalienne à être lapidée ; il était temps de rétablir la tradition en respect avec la Loi sacrée. Il n'y a pas eu besoin de témoins pour apporter la preuve. Elle a signé ses aveux, au bas d'une feuille souillée de sang, un gribouillis tracé par sa main. Sa main écrasée. Sa main douloureuse. La main qui s'est posée sur un homme qui n'était pas son mari. Une main, une bouche, un corps de chienne en chaleur, prête à se rouler dans la luxure. Une chienne qui s'est livrée à la fornication.

Un couloir s'est ouvert ; le fourgon s'est immobilisé juste à la hauteur du trou. Des hommes en armes sont descendus, ont ouvert l'arrière. Elle est là, Aicha, fragile, la main levée pour protéger ses yeux de toute cette lumière qui s'engouffre tout à coup dans l'habitacle étroit. À côté d'elle, un religieux l'agrippe fermement par le bras, la tire à l'extérieur. Elle pousse un cri, son visage grimace. Sans doute qu'à cette heure elle regrette ses aveux. Elle voudrait revenir en arrière, échapper à son destin. Mais les hommes tout autour d'elle sont décidés. Ils réclament justice, au nom du mari bafoué, de ses frères, au nom d'eux-mêmes, les autres maris, tous assoiffés de vengeance. L'œil rivé à la lunette grossissante, je distingue le moindre détail. C'est du bon matériel qu'on m'a confié. Je suis un professionnel, et à cet instant je n'ai aucun état d'âme.

On l'a poussée dans le trou, les mains libérées pour lui laisser de faux espoirs. Dix hommes tout autour, armés de pelles, jettent la terre sur elle. Elle suffoque, tente de s'échapper du piège. Des pieds la repoussent, la renvoient au fond de la fosse. Maintenant ses pieds puis ses jambes sont recouverts de terre, elle est engluée dans la mort. Le niveau du sol monte à l'assaut de son corps coupable. Elle va retourner à ce qu'elle mérite, elle deviendra charogne. Tout juste bonne aux chiens. Son visage tordu dans une mimique dérisoire émerge du sol, comprend que l'heure est venue. La poitrine écrasée, l'air lui manque. Il va falloir payer.

Le travail achevé, on dépose les pelles contre un mur. L'un après l'autre, les hommes se baissent, ramassent au sol de grosses pierres qu'on a rapportées là pour elle.

Au milieu d'eux, un homme est sorti de la foule. Il est seul, s'est retourné ; il n'a pas de pierre dans la main, et d'un geste a obtenu le silence sans que personne ne

comprenne pourquoi. Était-ce sa tenue de drap blanc, ses yeux clairs, ses cheveux ondulés, ses mains ouvertes ?

Un étranger ? Non, pas vraiment, il semble être d'ici lui aussi, si ce n'est cet air étrange, presque inquiétant. Le religieux intervient aussitôt, cet homme serait-il assez fou pour contester l'exécution ? Risquer lui aussi de subir la charia ? Parce qu'on va l'exécuter, cette putain, c'est elle-même qui l'a voulu. Chacun pourra jeter sa pierre, viser la tête, jouer si elle fait mouche. Dieu guidera les mains.

La foule s'est tue. On attend qu'il parle. Qui est-il ? Que veut-t-il ? Ne serait-ce pas Abdel Rahanni, cet homme qui parle dans le désert ? Celui qui interprète le Coran à sa manière ? Qui veut dévoiler les femmes ? Qui parle de l'amour de Dieu en contradiction avec les textes sacrés ? Il faudra qu'il paie, lui aussi, un jour ou l'autre, pour tous les blasphèmes qu'il colporte. Oui, c'est bien lui, ils l'ont tous reconnu maintenant.

Il interroge le religieux et les hommes armés qui se sont approchés :

— Qu'a donc fait cette femme ?

— C'est une femme adultère. Elle doit être lapidée, c'est la charia, la Loi divine.

Et toi, que dis-tu ? Qu'il ne faut pas respecter la Loi ?

L'homme n'a pas répondu ; il s'est accroupi, a ramassé une brindille sur le sol. Il lisse la poussière du trottoir, doucement, avec application, il semble concentré dans ses pensées. Sa main trace des signes sur le sol. On s'approche dans un murmure grossissant, on cherche à voir. Écriture ou dessin ? Ici, on dirait une lettre cunéiforme, là, ça ressemble plutôt à un hiéroglyphe. L'imam a cru lire le début de son nom, au-dessus d'un dessin indéfini. La foule doucement recule, elle ne dit plus rien. L'homme s'est redressé et fait face au religieux qui s'est écarté d'un pas.

Il le regarde, puis tourne la tête en direction de la foule :

— Si l'un de vous n'a jamais péché, qu'il soit le premier à jeter une pierre sur cette femme.

Personne n'a rien dit, et lui s'est accroupi une nouvelle fois. Il écrit encore, sans les regarder. On peut lire clairement maintenant, c'est de l'arabe ; des noms, des prénoms d'hommes et de femmes.

Au premier rang, des doigts se desserrent, abandonnent à regret l'arme de leur justice. Les pierres tombent en silence. Il écrit toujours, des gens repartent, les uns après les autres.

Après quelques minutes il se relève, il est seul sur la place, sauf la tête posée sur le sol. Il prend une pelle, creuse lentement ; elle se dégage, secoue la poussière de terre sèche, se redresse, veut dire merci mais s'en va sans un mot, elle a treize ans.

L'heure est venue pour moi. Je pointe le viseur sur son visage. La croix encadre ses yeux. Je retiens ma respiration, ma main ne doit pas trembler.

Un bruit imperceptible, à répétition, j'ai déclenché l'appareil photo. Aicha ne mourra pas aujourd'hui. Le journal sera content, nous serons les seuls à couvrir l'événement.